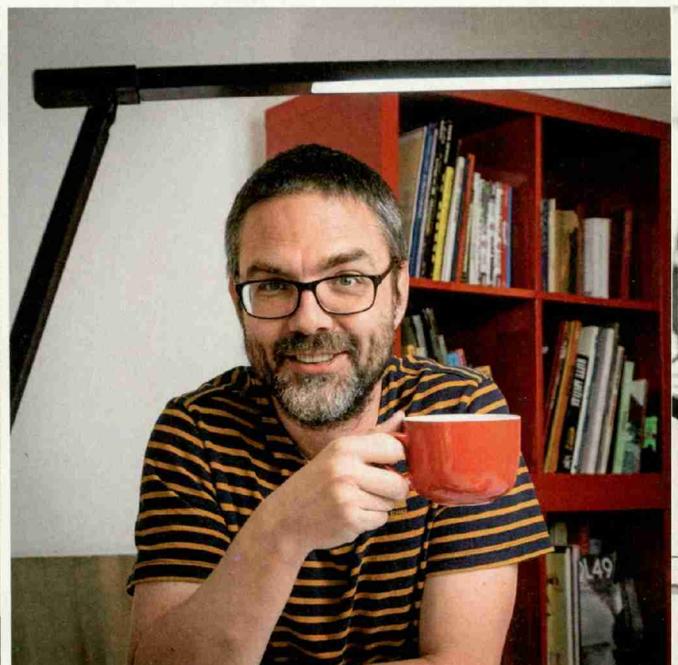




LES INCROYABLES TALENTS DE LA BD ROMANDE

Ils et elles ne sont pas forcément connus du grand public. Mais la Suisse romande ne peut être fière de ces bédéistes qui, à l'instar du Genevois **Frederik Peeters**, portent haut les couleurs du neuvième art. Six d'entre eux se confient sur leur parcours, leur passion, leurs rêves. Textes: **Albertine Bourget** - Reportage photo réalisé par **Blaise Kormann**



Il n'aime pas
poser, ni, «par
superstition»,
ouvrir son atelier,
chez lui à Genève,
aux curieux.
Frederik Peeters
a bien voulu faire
une exception.
Tout à droite, la
reproduction d'un
de ses person-
nages, offerte par
une fan.

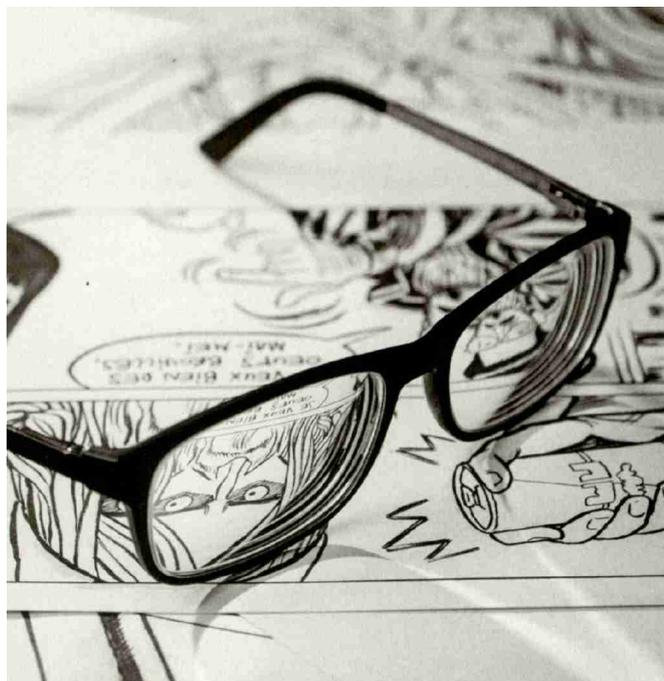


«L'ennemi, c'est l'ennui, ou disons la répétition»

Il y a Zep, hors concours. Et puis, il y a Frederik Peeters, l'autre Romand qui vit de ses albums et dont la figure règne sur le paysage romand et au-delà depuis vingt ans et la sensation *Pilules bleues*, Prix Töpffer de la jeune bande dessinée en 2001. Depuis la parution de ce récit autobiographique en noir et blanc, sur la rencontre de l'auteur avec Cati et son fils, séropositifs, le Genevois aujourd'hui âgé de 46 ans enchaîne albums et romans graphiques à un rythme soutenu, remportant systématiquement l'assentiment d'une critique dithyrambique. C'est de nouveau chez Atrabile qu'il a publié, en janvier dernier, *Oleg*. Réflexion foisonnante sur le travail, l'imaginaire et le quotidien du bédéiste. De nouveau, la critique a adoré.

«Je suis conscient que je vends des livres dans le monde entier», minimise l'homme de 46 ans lorsque nous le rencontrons. «Très tôt, cela a été

mon objectif, pouvoir en vivre. Pour être libre. Et pour gagner cette liberté, il fallait travailler la technique.» La technique, certes, la maîtrise du trait. Mais l'homme est aussi, surtout, connu pour son regard singulier, à l'ironie désabusée, sur la condition humaine, et une réflexion en mouvement constant sur la société contemporaine. Les lecteurs s'étaient peut-être attachés aux personnages de *Pilules bleues*, mais pas question de donner de leurs nouvelles vingt ans plus tard. «En dédicace, on me demandait des nouvelles de ma famille. C'est si impudique...» Avec *Oleg*, il a voulu interroger «ce que signifie être auteur de BD à l'ère de Netflix, de cette production de fictions exponentielles». Face à la pléthore d'offres, il utilise «la technique des barils jaunes: on voit ce qui remonte à la surface. *Game of Thrones*, je l'ai regardée à cause de la hype, comme j'ai lu *Dune* à cause du film (*initialement prévue fin 2020, la sortie a été reportée à octobre 2021, ndlr*).»





«Je suis travaillé par cette tension autour de l'autofiction, poursuit-il. Le monde occidental s'abîme dans une zone grise qui mêle fiction et réalité. Vous allez à New York, vous sortez du métro et vous vous pensez dans un film. Ou vous partez au Japon voir les forêts ancestrales pour retrouver [le film d'animation] *Totoro*.» Un brouillage qui l'inquiète, avec en arrière-fond l'angoisse existentielle du réchauffement climatique, thématisée par des planches postapocalyptiques de couleurs dans *Saccage* (Atrabile, 2019). Ce mélange des genres, «c'est une forme d'anesthésie, avance-t-il, car c'est douloureux d'être adulte. Même si j'en joue aussi dans *Oleg*.» Il sourit. «Bon, je fais un peu vieux con, là, non? D'autant que j'aurais de la peine à me proclamer adulte responsable, quand je passe des heures en transe à dessiner!»

Le dessin, justement. «Ça m'éclate, tout simplement. Je m'amuse autant, voire plus qu'au début, car j'ai le savoir-faire. Quand ça marche, je l'entends au bruit des outils sur le papier.» «L'ennemi, c'est l'ennui, reprend-il. Ou disons la répétition. Ce que je fabrique, en fait, c'est du rythme.» A chaque fois, il essaie de faire en sorte que le prochain ouvrage soit radicalement différent du précédent. Ces

temps-ci, il travaille, avec l'écrivain et scénariste français Serge Lehman, sur un *Saint-Elme* dont le premier tome est prévu cet automne chez Delcourt. «Alors que dans la fiction, la pop culture, l'univers des super-héros, le Japon et les Etats-Unis dominant, l'Europe est inexistante. Nous voulons rendre iconiques les paysages européens. On peut faire du *Twin Peaks* à Besançon!»

Il se voit vieillir avec son lectorat, persuadé que la bande dessinée va «se vinyliser». «C'est un truc underground, de niche, insiste-t-il. Et puis, c'est comme le rock. Dès que tu as un musée de rock ou de BD, c'est que c'est mort.» Devant notre air éffaré, il sourit. «Est-ce vraiment si grave? Je ne sais pas.» ●

Dernier ouvrage paru:
«*Oleg*», Ed. Atrabile, 2021.
<https://frederikpeeters.tumblr.com/>

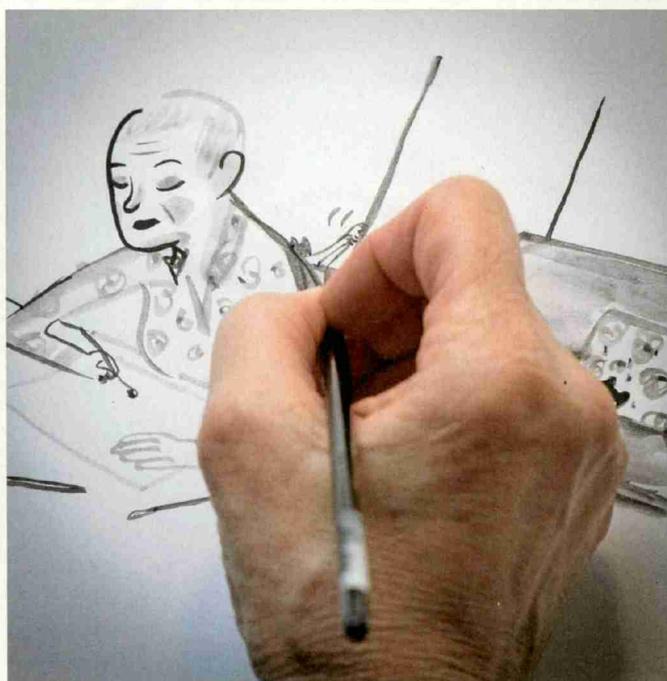
Il a publié sa première BD en 1997. Et continue d'adorer dessiner, plus que jamais.





«J'ai découvert qu'en parlant de soi, on pouvait toucher plein de gens»

En ado décalée en Valais ou en mère débordée, la Lausannoise **Hélène Becquelin** creuse avec tendresse et humour une veine autobiographique.



Nichés dans un tiroir de son atelier lausannois, un clitoris en tricot et un utérus en laine cardée. Pendant son temps libre, Hélène Becquelin aime tricoter, broder, créer de ses mains. Elle travaille ses dessins au pinceau comme à la tablette graphique.



Régulièrement, Hélène Becquelin se dit qu'elle va arrêter la bande dessinée. «Non mais c'est obscène! On touche 10% sur le prix d'un livre! On n'arrête pas de dire que c'est super, qu'il y a plein de filles! Mais c'est parce qu'il n'y a pas un rond! C'est comme ce que m'a répondu [le dessinateur genevois] Tom Tirabosco quand je lui ai dit «C'est fou comme ce milieu est sympa»: «Ben oui, parce qu'il n'y a pas d'argent! Ah! ah!» Le personnage est planté en ces quelques phrases, ce franc-parler rieur qui fait que les médias raffolent d'elle. C'est vrai, elle est chaleureuse, drôle, sautant du coq à l'âne, d'une anecdote à l'autre, jusqu'à ce que le photographe qui s'impatiente finisse par me pousser hors de la pièce, dans l'appartement lausannois qu'elle partage avec son mari, «Momo», leur fille aux études et trois chats. Leur fils a quitté la maison, alors elle a repris sa chambre pour avoir son espace à elle.

Elle peut y rester des heures, des jours, à dessiner en solitaire. Cela ne l'empêche pas de parler des autres, de la «formidable solidarité» du collectif féminin La bûche, une centaine de dessinatrices réunies, à commencer par Fanny Vaucher et Léandre Ackermann, «vous les citez, hein?» De s'extasier sur l'équipe du Palp Festival, qui collabore étroitement avec les dessinateurs en

les conviant à Bruson (VS) pour croquer concerts et ambiance. «Ça fait quatre ans que je monte, c'est juste bestial!» Et de raconter comment Beth Ditto, arrivée en limousine, a vite fini par se détendre. «On buvait des verres en bas et on lui lançait des cigarettes à son balcon!»

La musique, elle ne peut «pas vivre sans». Elle en a écumé, avec Momo, des concerts, et ce n'est pas fini. Elle cite à toute vitesse des noms plus underground les uns que les autres, que nous renouons à noter. Dans son dernier ouvrage autobiographique, *1979*, elle évoque son ennui d'adolescente solitaire qui rêve de devenir bédéiste et la découverte jubilatoire de la musique punk, face à la disco de sa sœur et du rock de son grand frère. Une fratrie déjà évoquée dans les deux tomes d'*Adieu les enfants* (Ed. Glénat), avec des souvenirs rejaillis au décès de son frère. Elle salue le journal *Le Temps* qui a publié ses souvenirs en feuilleton d'été, l'Espace Richterbusxtorf à Lausanne qui les a exposés en 2017. Un réseautage et une exposition médiatique dont elle sait l'importance.

Le frère, c'était Philippe, alias Mix & Remix, dessinateur de presse réputé, mort subitement en 2016. Etait-elle dans son ombre? La question la mettrait presque en colère. Ils ne faisaient pas du



**Derniers ouvrages parus: «100 femmes qui ont fait Lausanne»
(illustrations), et «1979», Editions Antipodes
www.helenebecquelin.ch**

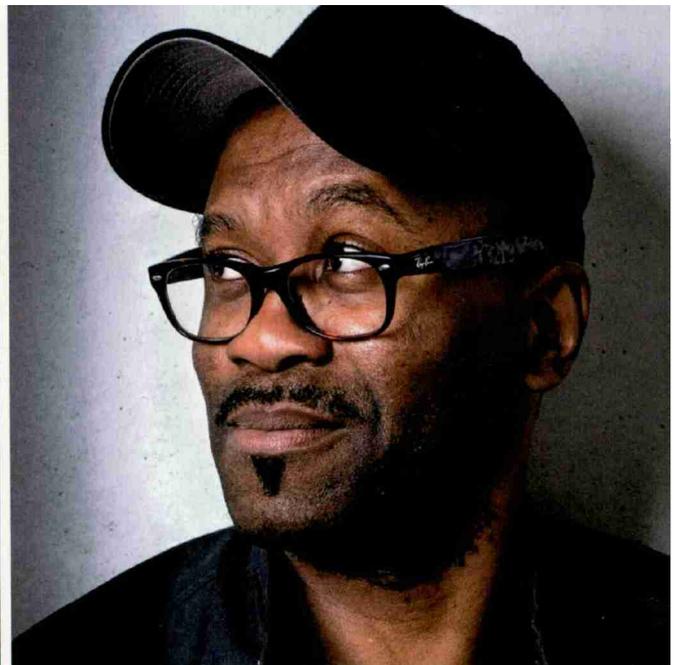
Hélène Becquelin a longtemps travaillé sur la table de la cuisine familiale, où elle a bien voulu prendre la pose.





«Le dessin est capable de créer des ponts»

Nourri d'influences cosmopolites et urbaines, consultant pour Pixar, en contact avec Iggy Pop, **Jean-Philippe Kalonji** aime jongler avec les rencontres et les supports pour mieux retourner à la BD.



Jean-Philippe Kalonji dans son atelier de l'appartement familial à Carouge. Il travaille beaucoup au crayon et à l'aquarelle. Et aimerait bien tâter de la peinture à l'huile. «Vas-y, lance-toi la gueule, pour mieux déconstruire!»



N'était le covid, notre hôte serait certainement à Tokyo. Il avait été approché par Nicolas Bideau pour être le curateur de la Maison suisse aux Jeux olympiques, à laquelle la Suisse a finalement renoncé. Comme son épouse illustratrice, il «adore le Japon. Les mangas du Studio Ghibli... Impossible de passer à côté!» Plutôt que de s'appesantir sur ce projet avorté, notre hôte embraie avec une exubérance contagieuse sur les œuvres de tous bords dont il se nourrit.

Passons vite sur sa jeunesse, souvent évoquée, de vilain petit canard qui voulait devenir artiste. Ce que son père, chirurgien cardiovasculaire originaire du Zaïre (aujourd'hui la République démocratique du Congo), qui a lutté pour se faire une place à Genève, voit d'un mauvais œil. Il préfère évoquer la librairie Signal, où il dévorait *Boule et Bill*, les *Gaston Lagaffe* ou encore *Blake et Mortimer*. Ce déclic en voyant l'Américain Geof Darrow en signature. «De voir un adulte qui passait son temps à dessiner et était payé pour ça, j'étais tout fou!»

Très vite, il a envie d'ailleurs, des Etats-Unis. Il a à peine 18 ans quand il s'envole pour New York, qui lui inspire sa première bande dessinée, *Street Nation*, en 1992. A Genève, il investit avec d'autres passionnés de hip-hop le squat du Goulet 25 à

Chêne-Bourg. «C'était le pied, une époque surréaliste. Ce n'était pas que du hip-hop mais un kaléidoscope de talents, avec des gens comme Nico Cennamo, qui est devenu un grand tatoueur, ou [le dessinateur genevois] Ben Marchesini, un mentor. Baigner dans cette création pure m'a permis de rêver plus loin, d'aller plus loin.» Il évoque les films de Woody Allen et de Spike Lee, le jazz – il a tâté de la trompette, du slam et du rap. «J'allais simplement au comptoir Swissair et hop, je parlais.»

Pour (feu) la revue de musique *Vibrations*, il collabore avec le cofondateur, le photographe Benoit Peverelli, ou des musiciens comme le compositeur genevois Leo Tardin, qui a lui-même tâté du dessin. Se passionne pour la direction de photographie, le cadrage cinématographique. «Je me suis toujours intéressé à tout, résume-t-il. L'art séquentiel n'est qu'une des cases sur lesquelles je m'exprime.» Il a également travaillé comme consultant indépendant pour les studios d'animation Pixar. «Ils te donnent le pitch de l'histoire, et toi, tu leur envoies tout un tas de dessins.»

Par ailleurs, il peint, réalise des fresques et des affiches, comme pour la course de l'Escalade. S'est lancé récemment dans le dessin de presse. Un parcours autodidacte et tout sauf linéaire. «On m'a reproché de m'éparpiller. Moi, je prends ce qui vient», sourit-il. Aujourd'hui âgé de 48 ans, il se



tourne, de plus en plus, vers l'humanitaire, par le biais notamment de l'ONG Civitas Maxima, pour laquelle il est parti au Liberia animer des ateliers avec d'anciens enfants soldats. «Ma pierre à l'édifice.» La bande dessinée reste son terrain de prédilection. A son actif, de nombreux albums, dont *Helvethika*, thriller qui lui a valu le Prix Töppfer Genève en 2001. Le Japon, découvert par les classiques comme *Les sept samouraïs* que lui montrait son père, lui inspire *365 samouraïs et quelques bols de riz* (Ed. Akileos), qui sera ensuite publié aux Etats-Unis.

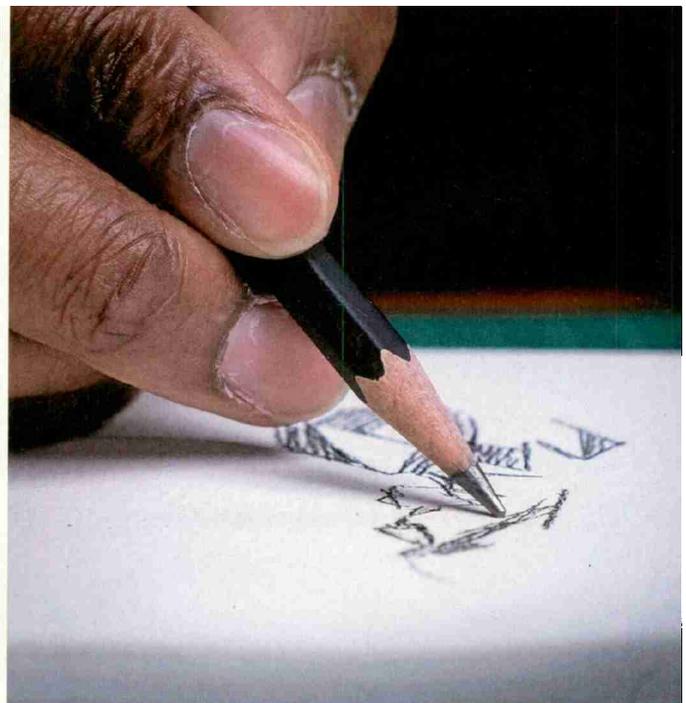
On resterait bien des heures à discuter avec lui sur les séries, les films, les maîtres – le Caravage, Hopper, Hodler, Sargent... – et les dessinateurs qui l'inspirent, comme «le maestro» italien Sergio Toppi ou les Français Moëbius et Emmanuel Guibert, dont il s'exerce à reproduire des planches «pour comprendre», les dernières parutions en bande dessinée dont il salue la qualité tout en reconnaissant que le marché est saturé. Lui-même a, bien sûr, plusieurs projets sur le feu, dont l'adaptation de *Cellule dormante* du journaliste Christian Lecomte, élu Roman des Romands en début d'année. Et puis, tiens, ce post-it sur son bureau, avec

les mots «Iggy Pop»? Oui, il est en contact régulier avec la figure du punk américain pour un projet de longue date. Mais cette fois, il n'en dira pas plus. ●

Dernier ouvrage paru: «Heidi vs Zombies» (illustrations), RCE Ruiz Cardinaux Entertainment, 2020.
www.kalonjiart.com

Sa bibliothèque est un assortiment éclectique d'ouvrages sur le Japon, l'Afrique, la peinture, la mode...

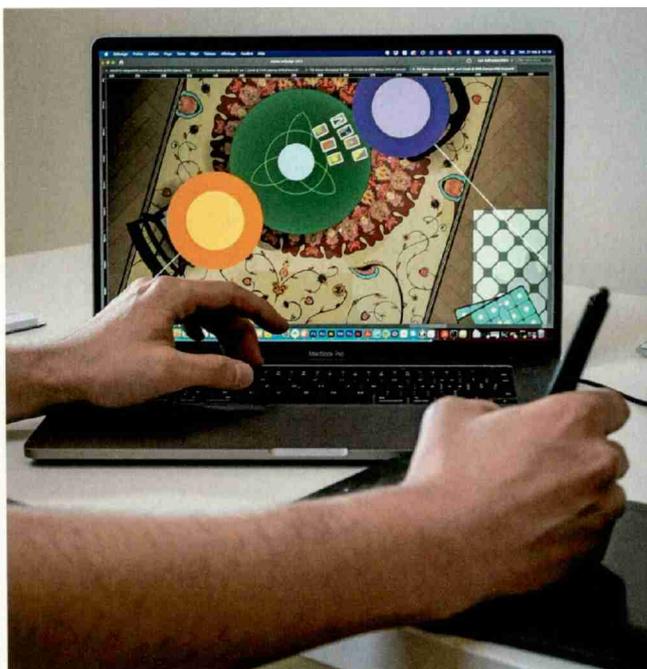
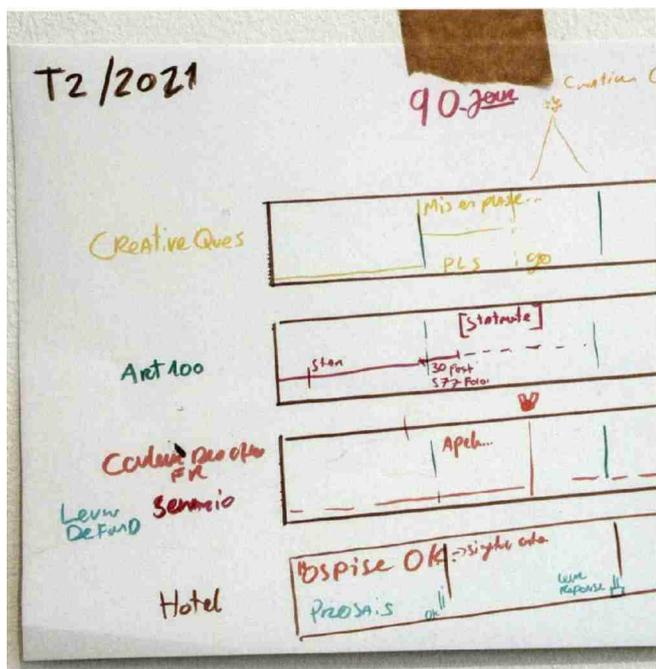






«Mon traumatisme a construit ma radicalité»

Animé par un esprit de revanche face à un système qui l'a rejeté pendant sa jeunesse, **Martin Panchaud** a l'ambition assumée de renouveler le genre.



Sur les murs de l'atelier du complexe Basislager, dans le Kreis 9 de Zurich, des notes épinglées évoquent ses différents projets. Il travaille personnages et décors – la deuxième image depuis la gauche montre une cartomancienne face au héros – à l'ordinateur.



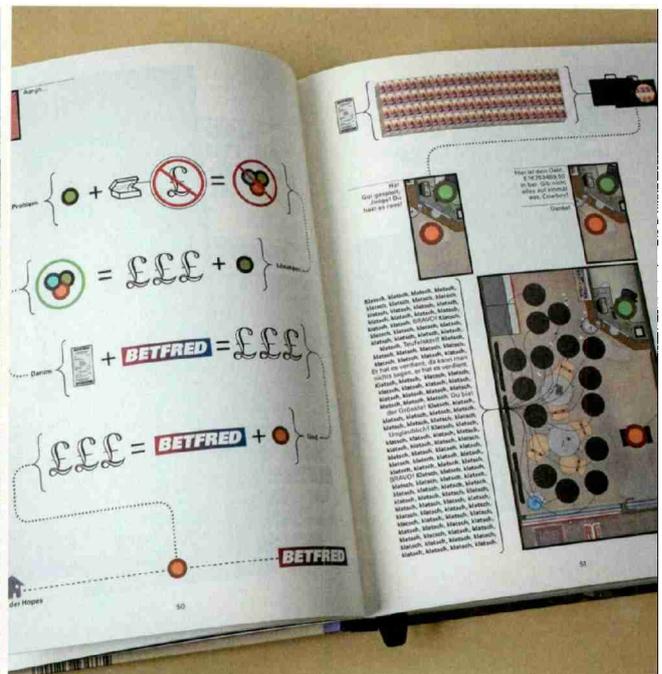
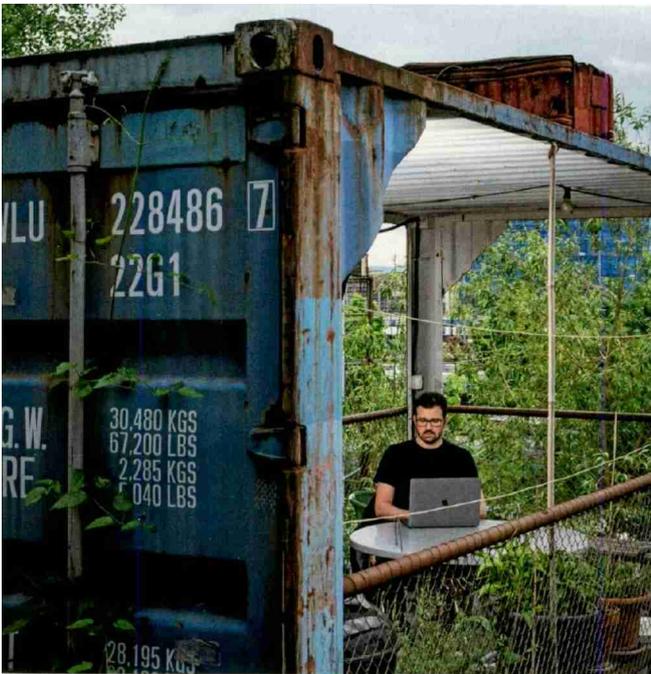
La quête du père, une scène de sexe, un *gunfight* (fusillade): Martin Panchaud savait ce qu'il voulait intégrer à son récit. Il savait surtout ce qu'il ne voulait pas: du classique, du déjà-vu. Car ce Genevois de 38 ans s'est lancé dans la bande dessinée avec la volonté «de bouger les lignes, de faire trembler les socles». Une démarche radicale qui pourrait passer pour de l'arrogance mais qu'il explique avec une passion communicative en revenant sur le traumatisme de ses années de jeunesse.

Né et ayant grandi à Genève, il n'arrive pas à déchiffrer les mots, dans une société où «tout le monde t'explique qu'elle n'est pas faite pour ceux qui ne savent ni lire ni écrire». Redoublements, classe spéciale, le cycle est un «crash total». Le corps enseignant lui prédit le pire, il glisse sur une mauvaise pente. Il a 17 ans quand une logopédiste, enfin, pose un diagnostic: il est dyslexique. «Alors qu'on n'avait cessé de me répéter que je me sabotais... J'ai eu la chance d'avoir une famille stable, une mère qui m'a toujours soutenu. Ce n'est pas le cas de tous ceux que j'ai rencontrés. Je suis le survivant de tout ça.»

A l'antenne genevoise de l'école d'art privée Ceruleum, il découvre qu'il peut s'exprimer autrement, faire une sculpture comme demandé, comprend d'instinct l'informatique. Et se sent

renaître lorsqu'il est accepté en CFP Arts. «Enfin je pouvais entrer dans le circuit, ne plus être en marge.» Mais son dossier est rejeté au tout dernier moment. Inscrit en catastrophe à l'Ecole professionnelle des arts contemporains (EPAC) de Saxon, en Valais – la première école de bande dessinée ouverte en Suisse –, il vit une véritable conversion. Rencontre le cinéaste et dessinateur neuchâtelois Michaël Terraz, avec lequel il forme, en 2003, l'association Octopode, qui a pour but «de favoriser le rayonnement de l'art narratif sous toutes ses formes». «Il a vraiment été un mentor. Il m'a montré la voie, m'a poussé à avoir de l'ambition», salue Martin Panchaud.

Depuis, il rattrape le temps perdu avec une énergie d'ogre. S'est bâti sa culture en dévorant les classiques par l'oreille. S'il salue le «pouvoir démiurgique» du dessin, comme chez l'Italien Lorenzo Mattotti ou «la mélodie d'émotions» du *Jimmy Corrigan* de l'Américain Chris Ware (paru en français chez Delcourt en 2004), il évoque plus volontiers «l'obsession folle» du mangaka Kenta- ro Miura, qui vient de décéder en laissant inachevée sa colossale série *Berserk*. Car ce qui compte avant tout, c'est l'histoire. En 2016, il a entièrement re-raconté, en 157 images qui, bout à bout, forment une œuvre de 123 mètres de long, celle de





La guerre des étoiles, le film originel de 1977. Le tout est visible sur un site dédié, swanh.net.

Ce qu'il veut, donc, c'est «envoyer du bois avec l'histoire». Pendant des années, il a planché sur celle de Simon, ado malmené par ses pairs et par la vie qui remporte des millions après avoir misé sur un cheval. Comment va-t-il les récupérer? Un récit haletant qui ne s'offre pas d'emblée: les personnages sont représentés par des cercles de couleur en perspective *top down* (vue du dessus), façon jeux vidéo. Des années de travail acharné, d'autant plus que, sur ordinateur, «on peut constamment modifier les choses». *Die Farbe der Dinge* – qui devrait, espère-t-il, paraître bientôt en français – vient de décrocher le Prix suisse du livre jeunesse. L'œuvre «bouscule avec insolence et fraîcheur les habitudes du public en matière de lecture des images et des textes», a salué le jury.

Il est également remonté contre «le système de formation artistique, ces usines à précaires» qui ne forment pas les jeunes aux réalités d'un marché saturé. «C'est terrible que des auteurs comme [la Lausannoise] Fanny Vaucher ou [le Zurichois] Thomas Ott ne vivent pas de leur bande dessinée alors qu'ils contribuent pleine-

ment à la culture suisse!» Il a mis sur pied un blog, coup de pouce à ses pairs, pour parler d'argent (creativequest.co). Une chose est sûre: Martin Panchaud n'a pas fini de faire parler de lui. ●

«Die Farbe der Dinge», Edition Moderne, 2020.
A suivre sur martinpanchaud.ch

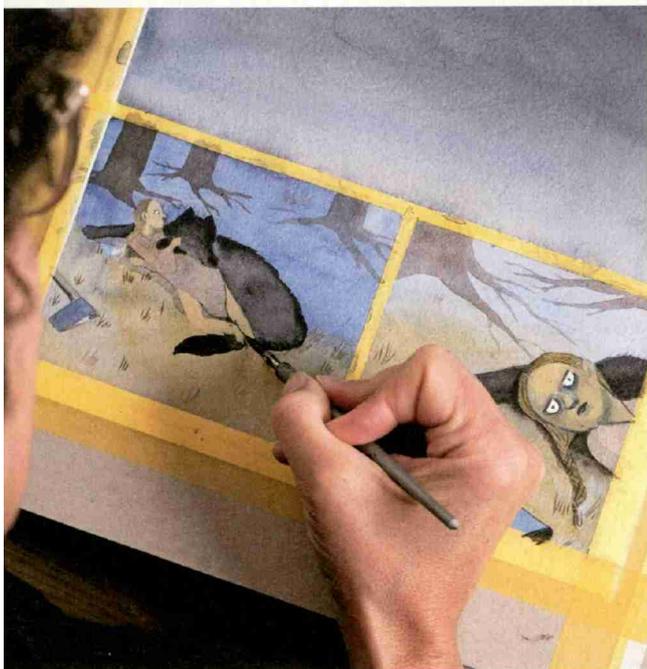
Martin Panchaud devant l'un des cercles de couleur qu'il utilise pour représenter ses personnages.





«Je suis toujours en train de m'inventer des histoires»

La discrète **Peggy Adam** trace un sillon qui mêle allègrement observations piquantes de l'âme humaine, onirisme et allers-retours dans l'enfance.



Peggy Adam dessine et colorie à la main avant de scanner ses dessins. Dans son atelier genevois, des esquisses de son projet en cours, ses aquarelles et un dessin japonisant inspiré des «haïjins», poétesses de l'Empire du Soleil levant.



Elle déboule à vélo dans son atelier de la rue de Lausanne, après une baignade. Française sur le papier, elle qui a adopté Genève il y a une quinzaine d'années apprécie «la taille humaine» et le multiculturalisme de la ville, après la mégapole de Toronto, ralliée pour ses études à l'Ontario College of Art and Design University, après Saint-Etienne et avant Angoulême. Et puis, elle aime les langues – «trois sur un paquet de pâtes, c'est génial!» –, adore lacs et montagnes, marcher dans les Grisons ou en Valais, observer les oiseaux comme le gypaète barbu. «Je ne vais pas forcément loin, mais je prends mon temps. Je marche, je m'arrête, je dessine.»

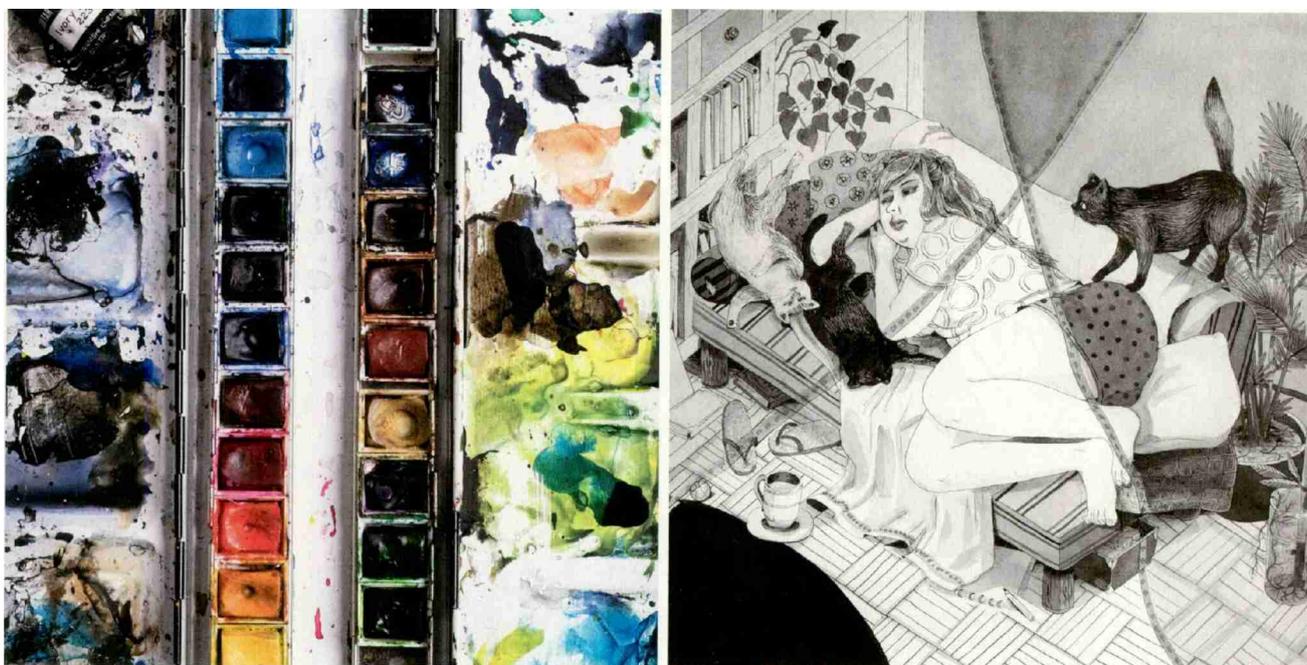
A Genève, il y a aussi Atrabile, petite maison d'édition dirigée par Daniel Pellegrino qui a, dit Peggy Adam, «changé [sa] vie». Lorsqu'elle envoie un premier manuscrit à trois éditeurs qu'elle apprécie, Atrabile dit oui tout de suite. «Au départ, c'était un seul livre, mais j'étais tellement contente que j'ai fait une série!» *Plus ou moins... L'hiver* a clos, en 2016 avec le Prix Töpffer pour Genève, la boucle entamée en 2005 avec *Plus ou moins... Le printemps*, comédie sentimentale sans fard. La relation et le lien de confiance avec Atrabile perdurent. «Daniel est un éditeur vraiment précieux. Il publie par plaisir, fonctionne au coup de cœur

et pas selon des attentes commerciales. C'est la liberté. Et puis, il fait un super boulot d'édition. Il m'aide à retravailler la trame si c'est trop linéaire, n'hésite pas à me dire quand ça ne va pas.»

Sa dernière création a été plébiscitée par quelque 700 élèves du secondaire.

En avril, ils ont élu *Les sales gosses* Prix BD Zoom 2021. Un récit sur une bande de copains, garçons et filles, quelque part dans les années 1980. Elle l'a voulu pour sa fille, Hanaé, qui n'avait pas le droit de lire les précédents. De quoi constater les changements de générations – «nous, c'était garçons et filles mélangés, elle, elle a son groupe de filles, séparé des garçons» – et combien une lectrice de 13 ans peut se montrer intransigeante. «Elle a tout relu 25 fois, voyait tout ce qui n'allait pas. Elle est douée», sourit sa mère. Pour le dessin aussi? «Ah oui! Mais je ne veux pas qu'elle fasse ça!» grimace-t-elle.

L'inquiétude des lendemains, Peggy Adam connaît, mais elle continue de tracer son sillon. Elle réalise des affiches, illustre des livres jeunesse, enseigne à la Haute Ecole d'art et de design (HEAD), décroche des aides. Ainsi la bourse de la Fondation Leenaards, qui lui a permis de travailler sur les haïkus des *haijins*, poétesses japonaises – «Elles parlent de choses terribles, comme Hiroshima, avec des mots magnifiques. Les règles, l'enfant qui





est parti...» – et les *Scherrenschnitte*, papiers découpés de silhouettes ou paysages, tradition chinoise mais aussi du Pays-d'Enhaut, dont la pratique effrénée lui a valu une tendinite au poignet. «J'ai découvert ça ici. C'est incroyable. Vous voyez, la Suisse reste exotique pour moi. J'ai le droit de dire ça?» Elle nous montre la finesse des feuilles de papier utilisées par le Bernois Ernst Oppliger, «un découpeur incroyable».

Peinture, céramique, sculpture, elle crée constamment de ses mains. Mais la bande dessinée reste son domaine, celui qu'elle maîtrise depuis toujours. «Enfant, quand il se passait quelque chose, je n'écrivais pas dans un journal intime, je dessinais.» Mais au fait, qu'aime-t-elle donc tant là-dedans? Son visage s'illumine. «On crée des mondes. On est des dieux. En toute humilité!» L'inspiration, elle la puise partout. «Je suis toujours en train de m'inventer des histoires.» Notamment dans ses rêves. «J'adore les utiliser comme si c'étaient des souvenirs.» Voilà le surnaturel qui surgit, comme dans *La Gröcha* («la crasse» en romanche, publié en 2012), récit apocalyptique situé dans les montagnes. De son projet en cours, pour l'heure des croquis en noir et blanc et des post-it collés au mur,

elle veut juste nous dire que c'est «une histoire de hameau perdu dans la montagne». «Ces temps-ci, je relis Ramuz», ajoute-t-elle. Il est temps de la laisser à ses songes. ●

Dernier ouvrage paru: «Les sales gosses», Atrabile Editions, 2019. www.peggy-adam.com

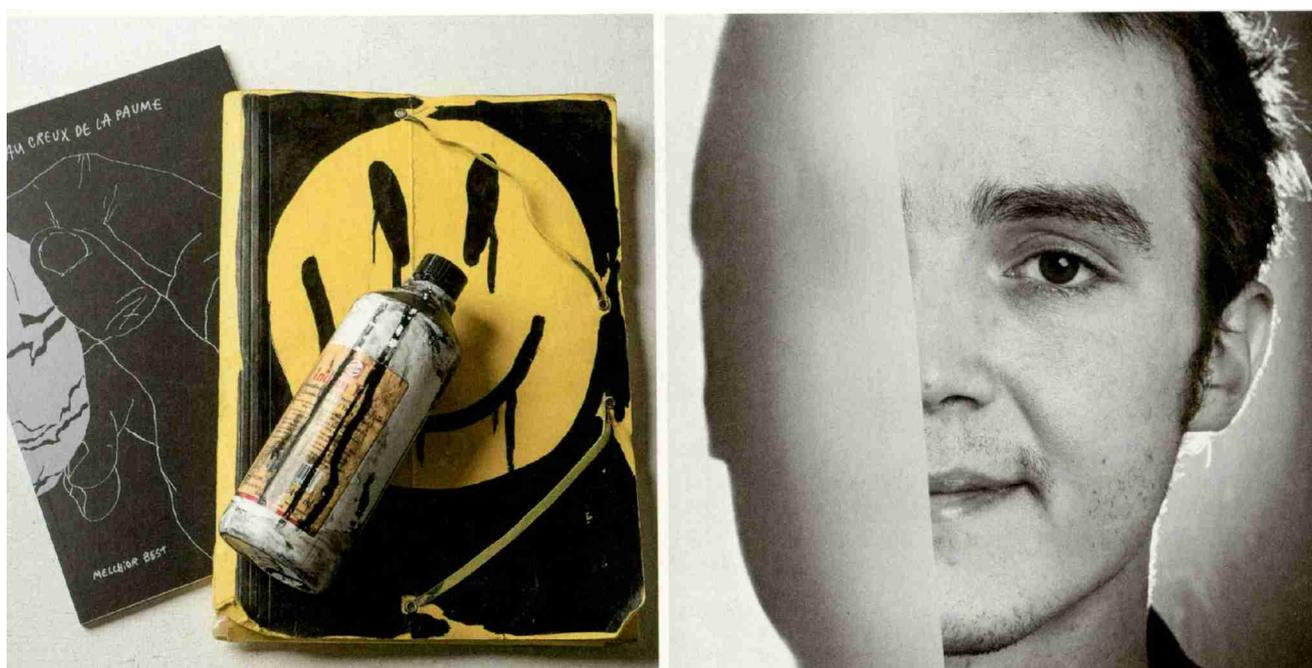
Peggy Adam dans son atelier à Genève. Une ville que la Française a adoptée il y a une quinzaine d'années.





«Je cherche à sortir des cases»

Lauréat du Prix Töpffer de la jeune bande dessinée, **Melchior Best** mêle dessins et poésie dans une quête qui passe par les pérégrinations.



Né et ayant grandi à Genève, Melchior Best, 24 ans, poursuit actuellement ses études. Ce jour-là, pour les photos, il est simplement venu avec quelques carnets.



Il est aussi réservé que son nom claque. Sans doute Melchior Best préférerait-il que nous contemplions en silence les dessins accrochés aux murs de la Galerie Papiers Gras, à deux pas de l'île Rousseau. Il en parle à voix ténue, avec des mots qu'on a l'impression de lui arracher. Heureusement, il peut compter sur le galeriste, libraire et éditeur Roland Margueron, infatigable promoteur de la scène dessinée genevoise. «Melchior, c'est un tout bon, il va aller très loin, salue-t-il. Loin de toute superficialité, il trace son chemin, dans la lignée genevoise des gens qui se promènent, de Rousseau à Nicolas Bouvier.»

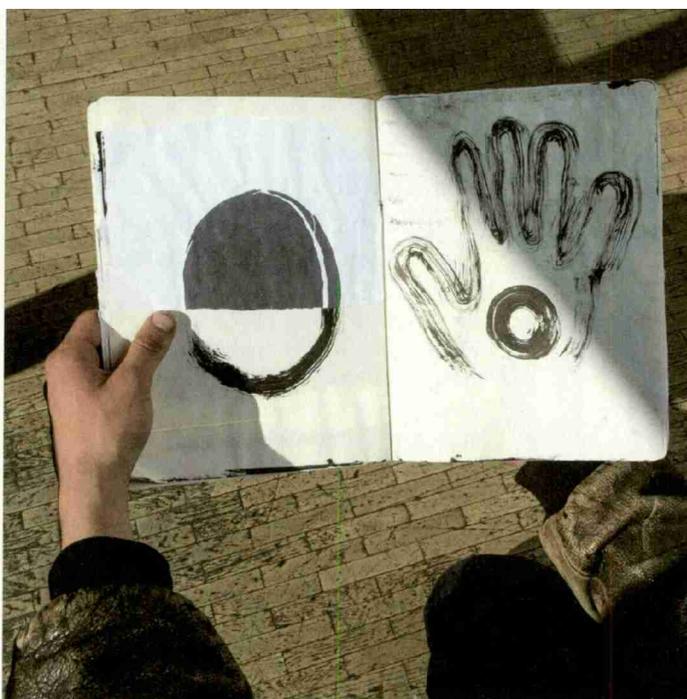
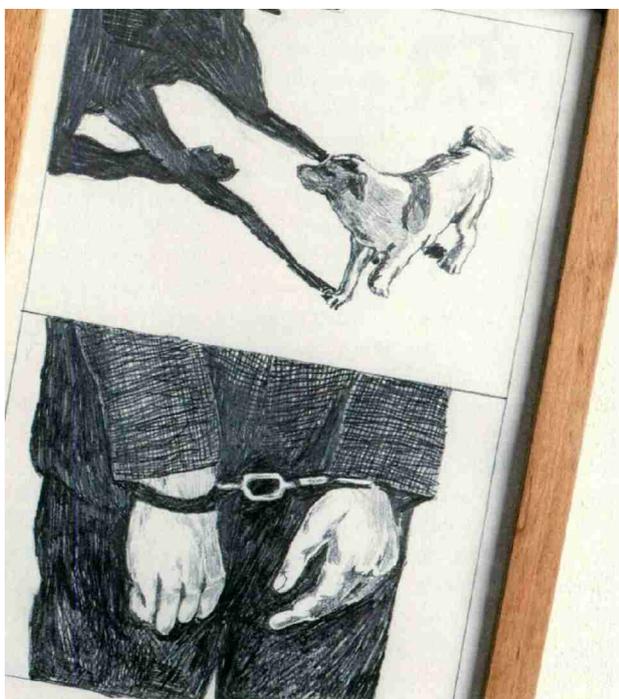
«Et puis, il y a une unité très intéressante entre son dessin et sa poésie», poursuit Roland Margueron en invoquant Arthur Rimbaud. Car les dessins du Genevois de 24 ans sont indissociables de ses textes, reproduits en cursive, qu'ils accompagnent et amènent. «Il n'y a pas de raccourcis mais des détours, des contours, des traversées, jusqu'au centre», écrit-il dans *Au creux de la paume*, son travail de diplôme de l'Ecole supérieure de bande dessinée et d'illustration (ESBDI) qui lui a valu de recevoir le Prix Töpffer de la jeune bande dessinée en décembre dernier. De l'ESBDI, il salue la «super dynamique», évoque les interventions du dessinateur français David Prudhomme. «C'est quelqu'un

qui donne envie de continuer à dessiner, avec une bonne énergie. Je lui dois beaucoup.»

L'influence d'écrivains voyageurs et notamment du tuteur Nicolas Bouvier est déterminante. En 2016, alors scolarisé au collège Claparède, Melchior Best reçoit une bourse des Prix des Voyages extraordinaires de la Fondation Lombard Odier, destinés à «permettre aux jeunes générations de partir à la rencontre de nouvelles personnes et d'autres cultures». De quoi marcher deux mois, sac au dos, sur le chemin du pèlerinage de Shikoku au Japon. «Ce soir, tambours sur la route qui serpente dans la montagne. Matsuri. Chars géants aux mille lanternes portés par une trentaine d'hommes. C'est la fête et le jeune pèlerin étranger que je suis y est convié. Avant les bouches, c'est les mains qui parlent. Nourriture, cadeaux et boisson. Pas de questions», écrit-il à l'automne 2016.

Dessins et écrits ne vont pas l'un sans l'autre.

Les premiers amènent les seconds, dans ce que Melchior Best nomme «une poésie graphique». Le texte, qui donne une linéarité à l'ensemble, il le voit «comme une lettre adressée à quelqu'un». Utilise d'ailleurs le «tu». «Le dehors est ton manteau, cousu de chemins, transparent, léger», écrit-il. Ses déambulations, intérieures comme physiques, ce collectionneur de cartes les offre au





lecteur spectateur. «Rien n'est explicite, le lecteur devient co-créateur.» Par les mots et les dessins, il rend également hommage aux artistes qui l'ont inspiré. Ce bébé emmailloté sur une planche, c'est *Le nouveau-né*, chef-d'œuvre de Georges de La Tour (1593-1652). Autre grande influence, la dessinatrice et plasticienne belge Dominique Goblet – lauréate du Grand Prix Töpffer en 2019. «Je fonctionne beaucoup avec les références», glisse-t-il en évoquant l'Écosais Kenneth White et sa «géopoétique», néologisme que l'un et l'autre nous pardonneront de définir très sommairement par l'idée d'un art poétique qui explore la géographie du monde.

«Je trouve intéressant de questionner les idées reçues sur la bande dessinée. J'essaie de chercher des choses pour sortir des cases, de la linéarité du récit», résume-t-il pour expliquer sa démarche. Cet été, il aura carte blanche, avec Audrey Ramos Hinostroza et Fabian Menor (*voir pages 18-21*), pour organiser à la Galerie Papiers Gras des événements avec la jeune génération sortie des écoles ou encore à la Haute Ecole d'art et de design (HEAD), où lui-même étudie la communication visuelle. Il poursuivra sa quête, encouragé par le prix qui a validé «le côté

poétique que certains pourraient trouver gnangnan. Cela donne le courage de se dire: je continue.» ●

«Au creux de la paume», édité par l'Association genevoise pour la promotion de l'illustration et de la bande dessinée (AGPI). Exposition jusqu'au 12 juin à la Galerie Papiers Gras, place de l'île 1, Genève, www.papiers-gras.com

Une paume qui s'ouvre, vers l'ailleurs, vers les autres, mais aussi vers soi.



Photos: Blaise Kormann